

Le Comte de L'Aurore à la duchesse de Vaufléury  
à Paris

Ma chère Lysandre,

Depuis notre dernière rencontre, je me suis épris de vous. Votre personne m'obsède à un tel point que je ne vis plus que pour vous retrouver, vous voir, vous toucher... Quand vais-je vous revoir ? Le chemin qui nous sépare est semé d'embûches. Le destin s'oppose à ma volonté : ce matin, Jacques et moi nous sommes fait surprendre par une troupe de brigands armés de gaules et de fourches, hurlant comme des bêtes sauvages.

Jacques se tenait à proximité de moi et observait avec nervosité ces hommes qui nous cernaient de toutes parts. Ils semblaient prêts à nous abattre au premier mouvement brusque. L'un d'entre eux s'était approché. Était-ce le chef ? J'avais vu juste, puisqu'il s'annonça comme tel.

Il était impressionnant, tant par sa carrure que par cette énergie obscure qui émanait de son corps. Son visage était marqué par une cicatrice le long de son oeil gauche. Son regard était si glacial qu'il aurait pu vous transpercer de toutes parts et aurait rendu vulnérable n'importe quel fou qui aurait l'idée de s'attaquer à cet homme. Quant à sa bouche, déformée par un rictus carnassier, elle semblait avoir dévoilé les pires atrocités du monde. Je pus remarquer que ce sinistre individu portait à la taille deux poignards couverts de sang séché et une arquebuse rangée grossièrement dans son étui. Le bougre l'avait sans doute volée à un noble ! Il nous scruta un court instant et se retourna vers ses hommes.

Sans plus attendre ils se ruèrent sur nous, déterminés à nous tuer. Instinctivement, je dégainai ma rapière et fonçai tête baissée sans me soucier du fait que je risquais d'y laisser ma vie. D'un coup d'estoc, un homme tomba à terre. Je m'élançai vers un deuxième qui n'eut même pas le temps de riposter. Jacques semblait plus en difficulté. Nous combattîmes alors dos à dos. Les brigands tombèrent les uns après les autres. Au milieu de ce champ de bataille ne resta plus que le chef. Je me souviendrai toute ma vie du regard qu'il me lança. La température avait soudainement chuté. Le temps semblait s'être arrêté. Mon coeur battait à tout rompre, mais je ne flanchai point ! Après tout, je suis un homme d'honneur qui ne fuit pas face au danger ! Avec moi, je vous assure que vous n'aurez rien à craindre, ma gente dame. De nouveau, je m'élançai tel un lion. Le véritable combat venait de commencer.

J'assénai un violent coup sur la tête de mon ennemi, ce qui le fit vaciller. Mais il riposta en un rien de temps, et tenta de me poignarder. Je le contrais agilement. Pris d'un excès de violence soudaine, il me pointa son fusil sur la tempe. Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la gâchette, je me baissai et le projetai à terre, nous roulâmes sur le dos et je réussis à faire voler son arme au loin. Il se saisit d'un de ses poignards et me perfora l'épaule, la douleur m'envahit. Je le relevai alors d'un coup sec, me saisis de ma rapière et lui assénai un violent coup d'estoc le long du buste. Je le vis s'effondrer mollement, et s'étendre dans son sang, le regard vide. Avec mon valet, je regagnai l'auberge la plus proche, où je vous écris cette lettre.

Ma vie a bien failli s'éteindre, mais sachez que la flamme qui anime mon coeur est éternelle. Vous m'avez transformé. Moi qui errais dans ce monde sans conviction, j'ai enfin trouvé un joyau à convoiter. Quand bien même je ne serais pas à la hauteur de vos espérances, je tenais à vous exprimer mes sentiments. Ma passion s'accroît de jour en jour. Votre beauté m'ensorcèle, tout autant que votre regard de feu, qui embrase mon corps transi et mes nuits solitaires. Je me mets à nu en me déclarant, j'abandonne ma vie libertine et me prête à vous et à vos désirs, mon existence est entre vos mains.

Adieu, ma tendre Lysandre, il est déjà très tard, et mes pensées ne sont plus correctes. J'espère ne pas vous avoir surprise, mais je perds pied de jour en jour.

A Argentan, ce 28 décembre 1769